



DOSSIER PÉDAGOGIQUE

destiné aux enseignant·es, accompagnateur·rices et visiteur·euses

CENTRE D'ART DE LA MAISON POPULAIRE

ACTES DE LANGAGE : EMPÊCHER LE SILENCE DE PARLER TROP FORT

Exposition : du 27 septembre au 16 décembre 2023

Commissaires en résidence : **Simona Dvorák** et **Tadeo Kohan**

Artistes présenté.e.s : Pamina de Coulon, Kayije Kagame, Julia Perazzini

LANGAGE
ANGAG
NGA
G
NGA
ANGAG
LANGAGE

L L E
A A G
NNA
LANGAGE
NAA
A G E
L E E

G
NGA
ANGAG
LANGAGE
ANGAG
NGA
G

L A N G
A G G
LANGAGE

L A N G A
A G G
LANGAGE

UN PROJET CURATORIAL PROPOSÉ PAR SIMONA DVORÁK ET TADEO KOHAN

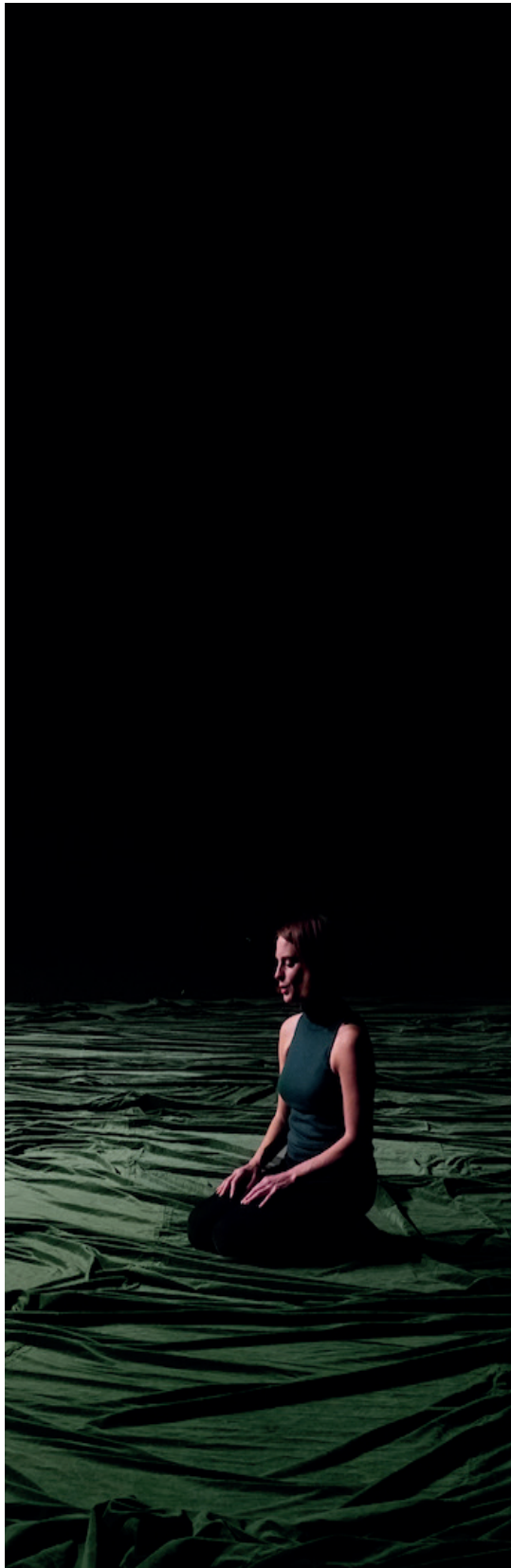
Pamina de Coulon | Kayije Kagame
Julia Perazzini

EMPÊCHER
le silence
de
PARLER

Empêcher le silence de parler trop fort
Exposition du 27 septembre au 16 décembre 2023

Maison Populaire, 9bis, rue Dombasle, 93100 Montreuil - 01 42 87 08 68
www.maisonpop.fr | Entrée libre

Maison Populaire logo, M logo, seme-samsams logo, prchelvétia logo, îledeFrance logo, PRESERVEZ LE PATRIMOINE DE LA CULTURE logo, TRAM logo



Présentation des visites guidées 3

Réservations 4

Présentation du cycle d'expositions 5

Présentation de l'exposition 7

Biographie des commissaires 8

Artistes & œuvres 9

Pistes de lecture 15

Programmation associée 22

Le lieu 23

Informations pratiques 24

PRÉSENTATION DES VISITES GUIDÉES

LA VISITE GUIDÉE

La visite de l'exposition *Empêcher le silence de parler trop fort* va permettre aux visiteur·se·s d'aborder les questions suivantes : Comment porter son attention à la voix et aux oeuvres sonores dans un monde abreuvé d'images ? Comment les artistes parviennent-ils à gérer leur trac et leur confiance en soi face à un public ? Comment le mythe d'Orphée et d'Eurydice permet d'aborder la douloureuse expérience du deuil ? Comment les artistes alertent sur les effets des actions humaines sur le climat et la planète ?

Les œuvres deviennent alors le point de départ d'un échange entre le public et la médiatrice culturelle. Celle-ci va partager des pistes de lecture, tirer le fil rouge, à l'instar du fil d'Ariane permettant à Thésée de sortir des dédales du labyrinthe du Minotaure, qui relie les œuvres entre elles, et ouvrir la discussion à d'autres réflexions, références et thématiques historiques, littéraires, artistiques, sociales, etc.

Les élèves seront invité.e.s à s'exprimer, échanger leurs impressions, émettre un avis, proposer une interprétation et ainsi participer à la construction d'une réflexion personnelle et collective autour de l'exposition et des thèmes qu'elle développe. La médiatrice culturelle enclenche la discussion en partant de références connues et adaptées à l'auditoire et mène l'échange de façon participative.

La visite guidée de l'exposition se fait de façon ludique et a pour but d'initier les publics à la pratique des expositions, en forgeant leur regard et leur vocabulaire. La médiatrice culturelle encourage l'observation, oriente le débat, explicite une terminologie spécifique avec un vocabulaire adapté au niveau de connaissance et de compréhension de l'auditoire. Elle introduit également des éléments constitutifs de l'histoire de l'art en développant l'analyse personnelle de chacun·e et en éveillant le sens critique et d'analyse des participant.e.s.

La visite guidée, avec l'ensemble de la classe ou du groupe, est l'un des moyens pour les élèves d'établir un contact direct avec les œuvres et d'initier une habitude de fréquentation des lieux artistiques et culturels. L'important est de ne pas se sentir exclu.e de ces lieux parce que l'on ne sait pas... Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise interprétation, mais seulement un regard subjectif sur les œuvres. Parler de ce que l'on voit, de ce que l'on ressent, exercer son regard, échanger avec les autres est à la portée de tous.tes, pourvu qu'un temps soit accordé à ces rencontres. Les visites guidées que nous vous proposons sont à considérer comme une porte ouverte à la curiosité, source d'accès aux connaissances et à la pensée.

Le format de la visite est adaptable, tant sur la forme que sur le contenu, à vos disponibilités et vos attentes, alors n'hésitez pas à nous contacter pour toute proposition, question, demande ou information.

RÉSERVEZ DÈS À PRÉSENT VOTRE VISITE GUIDÉE DE L' EXPOSITION

Pour quels publics ?

- Visite commentée gratuite à destination des publics scolaires (école maternelle, école primaire, collège, lycée et enseignement supérieur)
- Visite guidée destinée aux publics péri-scolaires (associations, centres de loisirs, centres sociaux, maisons de retraite, IME, EHPAD, etc.)

Calendrier de réservation

- Du lundi au vendredi entre 9 h et 18 h
- Durée : 2 h (modulable selon vos attentes)
- Possibilité de mettre en place, sur demande, un atelier créatif en lien avec l'exposition après la visite guidée dont le format sera à définir ensemble
- La formule de visite guidée peut être adaptée aux attentes des publics : thématiques spécifiques à aborder, présentation de la Maison populaire, etc.

Réservation obligatoire

- > par mail : mediation@maisonpop.fr
- > par téléphone : 01 42 87 08 68

Contact

- > Juliette Gardé, Chargée des publics et de la médiation culturelle du Centre d'art
juliette.garde@maisonpop.fr

PRÉSENTATION DU CYCLE D'EXPOSITIONS

ACTES DE LANGAGE

Conçu en trois volets, le projet propose d'explorer le langage comme matière agissante impactant le réel, les vécus et leurs représentations.

En linguistique, on appelle « langage performatif » la parole qui « en disant, fait ». Développée entre autres par John Searle (*Les Actes de langage*, 1969) ou Judith Butler (*Le Pouvoir des mots*, 1997), la théorie des actes de langage examine la langue comme une production d'énoncés modifiant la réalité des émetteur.trice.s et récepteur.trice.s d'un discours.

L'actualité du langage politico-médiatique et l'observation de l'histoire nous poussent à envisager la puissance de la parole publique sous ce prisme. En effet, la question du langage est cruciale au sein de la performativité des pouvoirs, des discriminations et des luttes. Si le langage peut être employé pour contrôler et dominer, il est également un outil pour déconstruire les discours dominants, se défendre, tisser dans les interstices une parole dissidente, une sémantique de la résistance.

Dans ses prises de positions sur les suspensions de liberté durant la crise sanitaire, la philosophe française Barbara Stiegler dénonce la parole politique utilisant l'autoritarisme, le mépris, la dissimulation et le mensonge public comme les facteurs conduisant à la méfiance et la perte de confiance (recherche d'une vérité alternative, complotisme, propagation des *fakenews*). Elle souligne le devoir et la responsabilité collective de faire naître une nouvelle forme de parole au sein de la sphère publique afin de rendre leur sens aux mots.

Les actes de langage et la manière de nommer le monde et ses représentations constituent en effet la façon dont le « réel » s'agence collectivement. L'actualité du langage politico-médiatique nous pousse en effet à envisager la puissance de la dénomination et la manière dont le langage conditionne le vécu. Les récentes campagnes électorales contribuent à une perte de repères sémantiques – entre des extrêmes-droite populistes se revendiquant sociales et des politiques ultra-libérales et liberticides vidant les mots de leur ancrage tout en s'appuyant sur des idées fascisantes.

À l'est de l'Europe, c'est une autre bataille des mots qui se joue, alors que le pouvoir russe impose le terme d'« opération militaire spéciale », interdisant à son peuple d'employer les mots « guerre » ou « invasion ».

Nommer, c'est parfois tenter de tordre le « réel », le modifier, le transformer, le discipliner, ou le posséder.

Le langage de l'oppression représente bien plus que la violence ; il est la violence elle-même (Toni Morrison, allocution à l'occasion de la remise du prix Nobel de littérature, 1993)

Comment la langue accompagne ou contraint les possibles identités, leurs émancipations ou leurs enfermements ? La question du langage est cruciale dans la manière dont les actions prennent corps au sein des luttes, des discriminations et de la performativité des pouvoirs.

Ces énoncés – au-delà d'une valeur de vérité ou descriptive – exécutent l'action qu'ils expriment par le fait même de l'acte de discours : « Je vous ordonne de... », « Je vous promets que... », ou dans le cadre des sentences juridiques auxquels pourraient s'ajouter la malédiction ou l'incantation magique.

Exploitée par les pouvoirs politiques, institutionnels, les mouvements antisociaux ou les médias, la langue possède en effet une force de domination sur la réalité du monde, que ce soit par l'ordre, la loi, la création d'identités assignées avec par exemple les amalgames sémantiques « judéo-bolchévisme » ou « islamo-gauchisme », mais également le « pouvoir de blesser » de l'invective ou de l'insulte, créant le stigmate. L'énoncé performatif transforme les représentations et agit sur les co-locuteur.trice.s.

En outre, la confiscation du langage, la silenciation, la censure (imposée ou internalisée) – la détermination du dicible et de l'indicible – dans la parole publique sont autant d'actions sur la réalité sociale, individuelle et collective, exploitées par les instances de pouvoir dans le discours public (« *Ne parlez pas de répressions ou de violences policières, ces mots sont inacceptables*

PRÉSENTATION DU CYCLE D'EXPOSITIONS

ACTES DE LANGAGE

dans un État de droit. » Emmanuel Macron, 2019) ou dans les institutions éducatives. Nous pensons par exemple à la récente « Don't say gay bill » prohibant toute mention des questions de genre ou de sexualités non hétérosexuelles dans les écoles de Floride ou à l'interdiction du langage inclusif par le Ministère de l'Éducation Nationale en France.

Nous détruisons chaque jour des mots, des vingtaines de mots, des centaines de mots. Nous taillons le langage jusqu'à l'os. (...) Ne voyez-vous pas que le véritable but de la novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée, car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. (...) La révolution sera complète quand le langage sera parfait. (George Orwell, 1984)

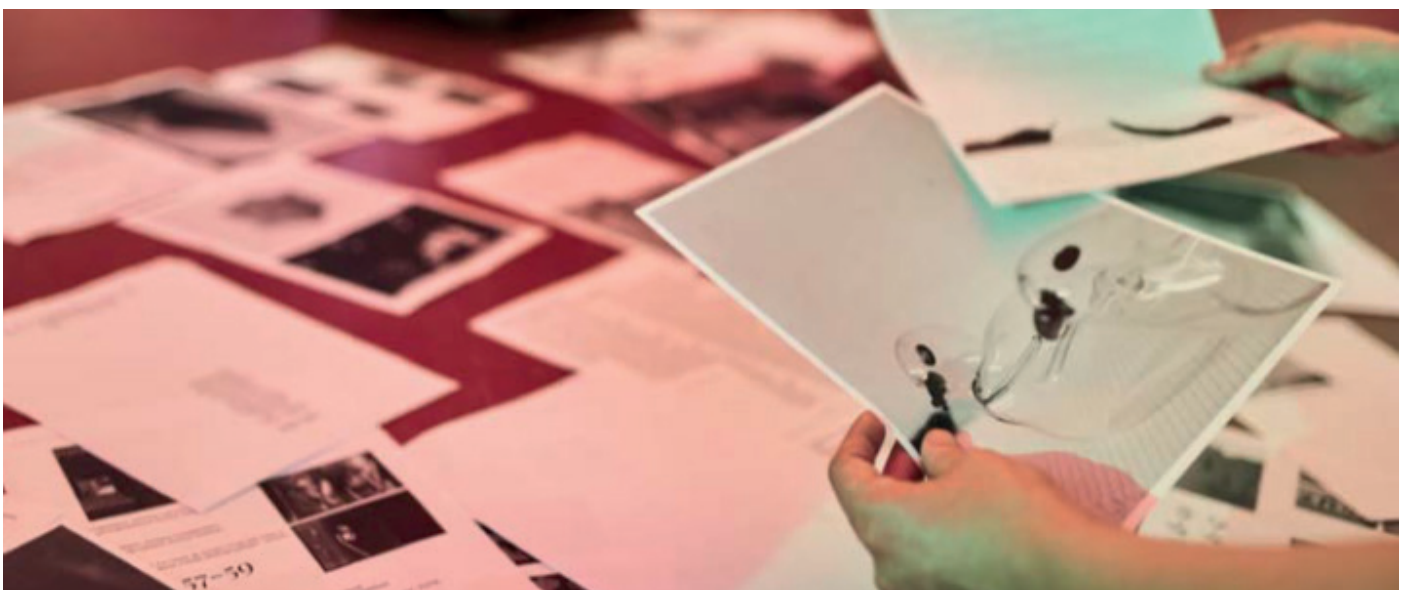
À l'inverse, le langage agit comme une arme de défense par les groupes minoritaires, discriminés ou clandestins. C'est ce que Judith Butler nomme le « discours insurrectionnel » ou « lutte linguistique ». Usant de stratégies du langage performatif, de la réappropriation de l'insulte, du retournement du stigmate ou de la parole publique libre, le langage peut être une force de solidarité et de prise de conscience ; allant du slogan lors des manifestations aux paroles de certaines chansons, en passant par la viralité des réseaux sociaux où la libération

et la démultiplication de la parole affirment une réalité occultée. C'est le cas du mouvement #metoo par exemple. Le contrôle de l'information et de la parole publique deviennent alors un enjeu crucial de détermination des identités, des corps et des libertés, à l'instar des résistances du silence. Le langage peut ainsi être pensé en actes, individuels ou collectifs, insurrectionnels ou poétiques.

L'alternative au relativisme, ce sont des savoirs partiels, localisables, critiques, qui maintiennent la possibilité de réseaux de connexions appelés « solidarités » en politique et « conversations partagées » en épistémologie. (Donna Haraway, *Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle*, 1988)

CABANE D'ÉCOUTE

L'ensemble du cycle est également lié à un dispositif appelé « cabane d'écoute ». Construit dans les jardins de la maison pop, ce petit espace d'intimité et d'écoute approfondie construit par Max Utech et Robin Nicolas est pensé pour accueillir des pièces sonores, musiques, enregistrements et poèmes réunis tout au long de leur résidence par les commissaires d'exposition.



PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION

EMPÊCHER LE SILENCE DE PARLER TROP FORT

Pour le troisième volet du cycle d'expositions « actes de langage », les commissaires Simona Dvorák et Tadeo Kohan présentent à la Maison Populaire, une exposition collective explorant la performativité de la voix et de l'écoute, autour de la trame de la disparition.

Composée avec les artistes Pamina de Coulon, Kayije Kagame et Julia Perazzini, *Empêcher le silence de parler trop fort* propose de penser l'exposition comme un espace discursif, où le langage coule et se répand dans un processus qui met l'accent sur les relations et l'attention. La transmission des savoirs, les narrations intimes et politiques et un questionnement sur la généalogie du discours sont au cœur de l'installation. Réfléchissant au langage comme un ensemble d'actes tissant des liens entre les personnes et les mondes, l'exposition invite à se plonger dans une fiction de la déclamation et une réflexion sur l'écoute et le silence comme pratique émancipative.

Oscillant entre les forces de l'absence, de la simultanéité et de la choralité, Pamina de Coulon, Kayije Kagame et Julia Perazzini recomposent pour l'occasion des pièces ayant existé sur scène. Repensées dans un espace d'exposition, leurs œuvres s'ancrent dans une recherche sur la seule présence de la voix, imaginant ce qui resterait de la performance quand les corps et les décors disparaissent. Liant les trois pièces, le champ de la disparition est au centre du projet : disparition d'un être proche dont seule la voix nous parvient par celle de Julia Perazzini (Le Souper) ; disparition du corps minorisé, racisé ou invisibilisé avec Kayije Kagame (Intérieur nuit/Intérieur vie) ; disparition du vivant, des eaux et des pratiques collectives pour Pamina de Coulon (FIRE OF EMOTIONS : Niagara 3000).

Construit comme un espace-temps radical et épuré, *Empêcher le silence de parler trop fort* invite à se plonger dans un rapport sensible, intime et collectif à la voix, aux mots et aux sons. L'exposition suggère de fermer les yeux temporairement, pour entendre et écouter la puissance du langage.

BIOGRAPHIE DES COMMISSAIRES

Simona Dvorák est une curatrice et historienne de l'art interdépendante basée à Paris. Elle développe des projets dans des territoires tels que l'Île-de-France, la République Tchèque et les Balkans occidentaux. Dans sa pratique, elle emploie des formats performatifs, sonores, radiophoniques et vidéo, spécifiques au contexte territorial et temporaire. Elle accorde une valorisation du travail collectif à long terme. Elle étudie la manière dont nous pouvons créer des espaces de « commons » (informations partagées en libre accès, sans copyright) dans la sphère culturelle, notamment en tant que curatrice pour l'Initiative for *Practices and Visions of Radical Care* (fondée par Nataša Petrešin-Bachelez et Elena Sorokina). Elle souligne l'importance des « processus de l'exposition », permettant le partage et la génération de savoirs qui anticipent les futurs possibles ; antisexistes, antiracistes, inclusifs. Ces stratégies sont fondées sur l'apprentissage et le désapprentissage en tant que méthodologie décoloniale, développée collectivement dans le cadre du para-séminaire de recherche doctorale de Nora Sternefeld à la HFBK (Université des Beaux-Arts de Hambourg), auquel elle participe. Plus récemment, elle a fait partie du programme Art and Education de la *documenta fifteen* à Kassel en Allemagne, et a collaboré avec Biljana Ćirić et Balkan Projects à la conception du programme public *Walking with Water*, imaginé en relation avec le pavillon serbe de la 59e Biennale de Venise. Aujourd'hui, Simona Dvorák est chargée de la programmation de la prospective et de l'innovation sociale au Département de la culture et de la création du Centre Pompidou à Paris.



Tadeo Kohan est un commissaire d'exposition interdépendant qui travaille entre Paris et Genève. Il a étudié l'histoire de l'art moderne et contemporain, l'esthétique, la littérature et la linguistique. Ses projets examinent l'importance d'un regard prismatique liant objets et activations, avec un fort accent sur la performance, la danse et les politiques de l'espace. En 2018, il co-fonde la plateforme curatoriale Collectif Détente avec Gabrielle Boder. Mandaté.e.s pour diriger la programmation de l'*off space* genevois ET-Espace Témoin durant deux ans (2018-2019), iels y développent une réflexion sur la

pratique collaborative et expérimentale de l'exposition et explorent les relations entre arts plastiques, performance et dispositifs de monstration – objets, corps, décors. Rejoint par Camille Regli en 2020, le collectif lance le projet de recherche curatoriale « Stitches » centré sur la création textile contemporaine et ses fonctions dans le champ des revendications vis-à-vis du corps, de l'espace et de l'histoire. En parallèle, Tadeo Kohan est collaborateur au sein de plusieurs institutions muséales à Paris telles que le Musée d'Art moderne, le Petit Palais ou le Musée national de l'histoire de l'immigration et à Genève le Musée d'Ethnographie, le Cabinet des Estampes, le Conservatoire et le Jardin botanique. En 2019, il est attaché de conservation au Cabinet d'art graphique du Centre Pompidou-Paris pour les collections modernes et contemporaines. Il enseigne depuis 2020 à la HEAD – Haute École d'art et de design de Genève.

PAMINA DE COULON

Née à Châtel-Saint-Denis, Suisse en 1987
Vit et travaille à Montreux.

« D'abord j'ai pensé les larmes comme force hydraulique. Les larmes comme des fleuves. Repensé à l'eau qui court et à l'eau qui coule. Ensuite j'ai pensé aux bassins versants et aux fleuves souterrains.

J'ai pensé à ma visite aux chutes NIAGARA, à comment c'était l'expérience la plus multiculturelle de toute ma vie. Alors j'ai repensé à l'énergie et alors j'ai pensé à toutes ces dominations coloniales partout. J'ai inventé le club des rustiques pour l'opposer au club de l'humanité, pour pouvoir faire club avec d'autres sans les cannibali-manger.

Depuis j'ai pensé aux marées, aux deltas où tout se rencontre, au nom des rivières, au validisme, au voile entre les mondes. J'ai noté la phrase « tout ce qui est laissé derrière soi est laissé derrière soi pour toujours » J'ai pensé à l'effet que ça fait de trouver de l'espoir là où l'on attendait plutôt de la certitude. Et toujours il y a cette différence entre le mystère et le secret. »



Crédit photo © Rebekka Deubner

Née en 1987, Pamina de Coulon se réfère aux Alpes et au Rhône pour définir d'où elle vient et situer où elle est. Autrice et performeuse, sa forme d'expression principale est la parole, qu'elle articule dans l'essai parlé : une forme orale de non-fiction créative. Par ailleurs, elle fait aussi pousser des fleurs et des patates, lutte contre le nucléaire et le capitalisme patriarcal en général. Elle vit avec une maladie chronique qui lui procure une expérience spécifique à la fois de la douleur et du validisme inquestionné de nos sociétés occidentales, le fait que tout soit organisé autour de corps « en forme ».

Entre 2018 et 2021, Pamina était une des artistes en résidence de l'ambitieux projet du Magasin des Horizons à Grenoble. Depuis 2017, BONNE AMBIANCE est compagnie en résidence à l'ARSENIC— centre d'art scénique contemporain à Lausanne.

Depuis 2012, Pamina collabore avec Sylvia Courty et Boom'Structur à Clermont-Ferrand pour la production et la diffusion de son travail et avec Alice Dussart et Vincent Tandonnet pour la lumière et la régie de ses pièces.

NIAGARA 3000 (2023) serait comme une pièce compagne capable d'accompagner toutes les autres de la saga FIRE OF EMOTIONS et comme toutes les autres de cheminer, de digressions en digressions sur les sentiers de la pensée de l'artiste, en somme elle est "une méthodologie, un essai parlé post-ironique et pro-bougies". **NIAGARA 3000** est le dernier chapitre de FIRE OF EMOTIONS, saga de pièces écrite depuis 2014. C'est aussi le sous-titre d'une marque de feux d'artifices allemands. Elle a eu comme point de départ des questionnements politiques et philosophiques sur le rapport des humains au temps – ainsi que les différentes conceptions et expériences que l'on en a. Rétrospectivement, se détache un deuxième mouvement de force, moins conscient au début, qui apporte à ce travail sa qualité d'ode à la complexité, tant dans le fond que dans la forme, non pas bercé par la fausse illusion qu'il « faudrait absolument faire compliqué pour parler de compliqué » mais par authentique amour de la complexité, des strates, du bordel, des couches et des profondeurs.



Pamina de Coulon, extrait de FIRE OF EMOTION ; PALM PARK RUINS, 2023

Crédit photo © Dorothée Thébert-Filliger

Entre parole discursive et pensées fulgurantes, écouter parler Pamina de Coulon est toujours une expérience stimulante et jubilatoire. Brillante oratrice, cette autrice et performeuse élabore depuis maintenant plusieurs années une pratique d'écriture et de parole qui puise sa matière à travers différentes réflexions – philosophique, scientifique, théorique ou poétique, personnelle ou collective – convoquées par les biais de grandes lectures, de lieux communs et d'anecdotes. Troisième opus de sa saga **FIRE OF EMOTIONS**, sa dernière pièce **PALM PARK RUINS** aborde les préoccupations actuelles sur l'environnement et soulève avec intelligence plusieurs réflexions autour de l'habitat, de la Nature, de l'industrie et du vivant, en interrogeant notre manière de l'habiter et de nous l'approprier.

KAYIJE KAGAME



Crédit photo © Hugo Radi

Née à Genève, Suisse en 1987
Vit et travaille à Genève.

« Comment investir un lieu, en révélant des choses qui en général sont invisibles ? »

Explorée dans un ensemble de ses projets, la disparition des corps et des identités apparaissait en lien avec le monde culturel dans *Night Shift* et *Intérieur nuit / Intérieur vie*. Reprenant l'écriture de cette dernière pièce, Kayije Kagame propose une nouvelle forme de parler d'invisibilisation et d'invisibilité où seule la voix est explorée, résonnant avec les mouvements, les sens et la présence du public de la Maison pop.

Intérieur nuit / Intérieur vie réunit un film et une pièce de théâtre dans des dialogues pluriels. Dialogue de mises en scène, entre le théâtre et le cinéma, dialogue entre les images d'un film et leur commentaire sur scène, entre la présence incarnée d'une actrice et des présences gravées sur pellicule, entre sa voix et d'autres dont elle porte la parole, qui expriment leur point de vue sur les images projetées. Par le jeu de répliques et de dédoublements, de descriptions et d'interprétations, s'ouvre un espace entre théâtre et cinéma où apparaissent ceux qui vivent dans les franges de la visibilité, aux marges des expositions et des représentations, entre la nuit qui s'achève et le petit matin. Partant de cette création scénique et filmique, Kayije Kagame partage pour l'exposition à la Maison Populaire son matériel personnel : des enregistrements intimes initialement destinés à ne pas être rendus publics. Cette pièce sonore, intitulée *La solitude du texte*, est construite comme un protocole et une trace du processus créatif. Se déroulant dans le hors- champ des coulisses, avant et après la montée sur scène, l'enregistrement accompagne une série de 16 représentations de la pièce.

La pratique de Kayije Kagame s'étend de l'art scénique à l'art contemporain en passant par le cinéma. Elle est l'auteure du diptyque **SANS GRACE (2019) / AVEC GRACE (2020)** qu'elle co-écrit avec l'actrice Grace Seri. Elle est intervenue dans le cadre de l'exposition dédiée à la cinéaste Sarah Maldoror au Palais de Tokyo et a présenté deux performances : *La solitude du texte* à l'Espace 3353, Genève et *Night shift* à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris (2022). Côté cinéma, le film de fiction *Saint Omer*, multiprimé, dans lequel la réalisatrice Alice Diop lui confie le rôle de Rama, remporte le Lion d'Argent et le Lion du Futur à la Mostra de Venise 2022 et représente la France aux Oscars 2023 dans la catégorie du Meilleur Film Etranger. Kayije Kagame est shooting stars 2023 pour la suisse dans le cadre du programme de talent de l'European Film Promotion lors de la Berlinale 2023 et figure parmi les révélations aux Césars 2023 pour son rôle dans *Saint Omer*. On la découvrira prochainement en rôle titre du film *TO EXIST UNDER PERMANENT SUSPICION* réalisé par Valentin Noujaim. Kayije Kagame a présenté *Intérieur nuit*, *Intérieur vie*, un diptyque cinématographique et scénique co-réalisé avec Hugo Radi à La Bâtie - Festival à Genève et en tournée (2023).



Kayije Kagame, extrait de *Intérieur nuit / intérieur jour*, 2023

Crédit photo © Cie Victor

Intérieur nuit / Intérieur vie (2023) réunit un film et une pièce de théâtre dans des dialogues pluriels. Dialogue de mises en scène, entre le théâtre et le cinéma, dialogue entre les images d'un film et leur commentaire sur scène, entre la présence incarnée d'une actrice et des présences gravées sur pellicule, entre sa voix et d'autres dont elle porte la parole, qui expriment leur point de vue sur les images projetées. Par le jeu de répliques et de dédoublements, de descriptions et d'interprétations, s'ouvre un espace entre théâtre et cinéma où apparaissent ceux qui vivent dans les franges de la visibilité, aux marges des expositions et des représentations, entre la nuit qui s'achève et le petit matin.

JULIA PERAZZINI

Née à Lausanne, Suisse en 1982
Vit et travaille à Lausanne.

« Je poursuis depuis quelques années une traversée introspective dans les sinuosités mouvantes de l'identité, repoussant un peu plus les frontières du territoire humain, pour questionner ce qui nous constitue ; un mouvement qui me pousse à décliner mon rapport à l'incarnation, à l'invisible et au récit intime, souvent documentaire. J'aime créer des pièces et des incarnations très diverses, en solo, notamment par l'usage de la transformation vocale et la ventriloquie. »



Crédit photo © Henriette Desjonquères

Julia Perazzini s'est formée au Conservatoire de Lausanne et à la Manufacture-Hetsr.

Au théâtre, Julia joue depuis 2006, de la Suisse (Denis Maillefer, Guillaume Beguin, Joël Maillard, Julie Gilbert) à la France (François-Xavier Rouyet, Julien Prévieux, Emilie Rousset, L'Encyclopédie de la Parole...). En 2016, elle joue pour la Sélection Suisse à Avignon dans l'adaptation du texte de Virginie Despentes mis en scène par Emilie Charriot, King-Kong Théorie. Sur les écrans, on a pu la voir dans la série CROM, de Bruno Deville, puis dans des films de Lionel Baier, Véronique Aubouy et Valérianne Poidevin, ainsi que dans de nombreux courts-métrages.

En tant qu'auteure, Julia s'oriente ensuite vers une pratique intime, plastique, et transformiste. Elle monte plusieurs pièces dans des lieux atypiques, avec Valerio Scamuffa, puis fonde la compagnie Devon (2011) pour faire vivre ses créations, comme *Hey,...it's cold here!* (2012), *Holes & Hills* (2016), *Waves On* (2019) et *Le Souper* (2019).



Pour l'exposition, Julia Perazzini propose de repenser la pièce **Le Souper** et d'explorer l'émergence de la voix de l'absent, dans un rapport intime avec le public. Enveloppé dans un drapé de textile soyeux, les visiteurs pourront pénétrer un univers fantômatique et doux, où la parole susurrée et chantée donne vie à une possible relation au souvenir et à la disparition.

Le Souper (créé en 2019), est un dialogue fantasmé par Julia Perazzini avec son grand frère Frédéric, décédé avant qu'elle naisse. Elle l'invite sur scène et le fait exister de diverses manières, dans l'espace, dans un immense velours vert qui recouvre toute la scène, et principalement grâce à sa voix ventriloque.

Le Souper sera joué au théâtre public de Montreuil (salle Maria Casarès) à partir du 27 février au 4 mars 2024 (lundi au vendredi 20h, le samedi 18h).

UNE EXPOSITION SONORE

Troisième volet du cycle d'expositions « Actes de langage », Simona Dvorák et Tadeo Kohan, invitent les artistes Pamina de Coulon, Kayije Kagame et Julia Perazzini.

« Empêcher le silence de parler trop fort » est une exposition collective explorant la performativité de la voix et de l'écoute. Elle invite à penser le lieu d'exposition comme un espace de discussion et d'écoute, à mettre l'accent sur les relations et l'attention, la transmission des savoirs, les narrations intimes et politiques.

Pamina de Coulon, Kayije Kagame et Julia Perazzini recomposent pour l'occasion leurs pièces ayant existé sur scène. Elles réinterprètent dans l'espace d'exposition, des oeuvres initialement pensées pour la scène, en s'appuyant sur la seule présence de leurs voix. Faisant imaginer au public ce qui reste d'une performance quand les corps et décors disparaissent.

Le champ de la disparition au centre du projet, devient point commun des trois pièces :

- La disparition d'un proche dont seule la voix nous parvient à travers celle de Julia Perazzini dans *Le Souper*.
- La disparition du corps et du décor avec Kayije Kagame dans le journal intime sonore *La solitude du texte*.
- La disparition du vivant, des eaux et des pratiques collectives pour Pamina de Coulon dans *NIAGARA 3000*.

Empêcher le silence de parler trop fort invite à se plonger dans un rapport sensible, intime et collectif à la voix, aux mots et aux sons. L'exposition suggère de fermer les yeux temporairement, pour entendre et écouter la puissance du langage.

Dans cette exposition plus conceptuelle que matérielle, l'ouïe est le sens le plus sollicité. Le son des performances diffusé dans les casques audio transporte le visiteur dans une bulle d'intimité. La perception de l'auditeur passe au premier plan, découvrant l'essence d'une exposition d'art sonore. Le son, après tout, ne peut-il pas nous entourer de toutes parts ? Cette exposition propose de nouvelles relations entre acteur et spectateur, entre spectacle et interprétation, entre événement et lieu, elle invite à un engagement plus serré entre le public et son environnement.

Les créations sonores dans l'art contemporain ne sont pas une invention récente, « l'art sonore » a connu une importante reconnaissance à partir de la fin des années 90. D'importantes expositions ont lieu en 2000, telles que « Sonic Boom : The Art of Sound » à la Hayward Gallery de Londres, ou « Volume: Bed of Sound » au MoMA à New York. Des expositions qui témoignent d'un ensemble varié de propositions artistiques qui mettent l'accent sur le son, première matière de création.

Les propositions sonores de Pamina de Coulon, Kayije Kagame et Julia Perazzini dans l'exposition « *Empêcher le silence de parler trop fort* » nous poussent à envisager la puissance des mots et de la parole. Si aujourd'hui, le langage et la prise de parole des dirigeants peuvent être perçus comme des outils de contrôle et de domination, le langage et la voix des artistes, sont ici au service de la déconstruction des discours dominants, de la réparation, de l'intime et de la bienveillance.

PAMINA DE COULON & LA COLONISATION DES TERRES

La colonisation est l'installation d'un groupe sur un nouveau territoire à la suite d'une conquête, souvent pour y établir une domination politique, militaire et économique. À l'origine, le verbe « coloniser » a un sens uniquement agricole, celui de cultiver la terre. Au XIXe siècle, les États Européens cherchent à s'approprier de nouveaux territoires afin d'accéder à de nouvelles ressources naturelles pour développer leurs industries et étendre leur hégémonie. Les industries européennes ont des besoins importants en matières premières. Elles ont par exemple besoin de charbon pour faire fonctionner leurs locomotives, navires et usines, de bois pour leurs constructions, de coton pour leurs textiles etc. Certaines de ces ressources ne sont pas présentes en Europe, c'est pourquoi les pays Européens, principalement le Royaume-Uni, et la France vont développer de véritables empires coloniaux en Afrique, en Amérique et en Asie.

L'artiste Pamina de Coulon, s'intéresse à la colonisation des terres par les humains, au détriment des autres espèces. Afin d'illustrer les effets de l'action humaine sur la planète, l'artiste se réfère à de nombreux penseur·euses et cheur·euses notamment l'historien environnemental Jean Baptiste Fressoz. Cet historien des sciences et de l'environnement s'exprime sur un sujet d'actualité : la construction de l'autoroute A 69 dont le projet divise la population française. Il pointe du doigt les effets d'annonce du président de la République Emmanuel Macron qui affirme qu'un milliard d'arbres seront plantés le long de l'autoroute par les enfants de la région afin de les sensibiliser à l'écologie mais aussi à végétaliser cet immense projet bétonné. Mais ce dont il omet de parler, c'est de l'abattage d'arbres centenaires qui vivent sur la zone de construction de cette autoroute. Dans sa performance « NIAGARA 3000 », Pamina de Coulon tente de nous expliquer les risques des « normes agricoles » et des déforestations réalisées au détriment des terres et des êtres vivants. Une œuvre qui nous prouve que ces phénomènes de colonisation et de domination industrielle sont encore et toujours d'actualité malgré l'urgence de la crise climatique.

Cette prise de conscience de la nécessité de décoloniser les terres pour permettre aux êtres vivants de perdurer, peut aboutir à des actions directes pour la sauvegarde de la Nature. Plusieurs moyens d'actions sont alors mis en place comme la désobéissance civile. La désobéissance civile est le refus assumé et public d'obéir à une loi, un règlement ou à un pouvoir jugé injuste, de manière pacifique, c'est-à-dire sans violence. Au début des années 2010, des oppositions citoyennes à des projets de construction voient le jour. De cette opposition citoyenne naîtra par exemple le mouvement « ZAD » ou « Zone à défendre », un mouvement qui trouve ses origines dans la contestation de grands projets déclarés d'utilité publique mais contestés à la fois au nom de la défense de l'environnement et du droit des populations locales à décider de l'avenir de leurs territoires. Ce courant, s'illustre par exemple à Notre-Dame-des-Landes, en Loire-Atlantique, contre la construction d'un aéroport, ou encore à Sainte-Soline en Nouvelle Aquitaine, contre l'installation d'une « méga bassine », projet qui visait à faire sortir de terre 16 « réserves de substitution » d'eau dans la région. Ces bassines sont des retenues d'eau creusées dans le sol à une dizaine de mètres de profondeur, à l'apparence d'une piscine géante et généralement implantées au milieu des champs. Au fond de celle-ci, une bâche en plastique a pour but non pas de stocker l'eau de pluie, mais de pomper les nappes phréatiques via des kilomètres de tuyaux afin d'assurer une irrigation suffisante des cultures toute l'année.

D'un côté on défend une réponse aux périodes de déficit hydrique en période de sécheresse, de l'autre, on dénonce un accaparement de l'eau, une ressource de plus en plus rare, au profit d'une agriculture intensive. Une opposition qui donnera suite à des affrontements violents entre les autorités et les occupants de la zone à défendre.

Cette inquiétude de la jeune génération au sujet du changement climatique est très présente dans l'actualité. On parle alors d'éco-anxiété.

L'ÉCO ANXIÉTÉ

L'éco-anxiété naît d'un sentiment de préoccupation, d'inquiétude, d'anxiété et d'angoisse ressenti par certains individus et provoqué par les menaces qui pèsent sur l'environnement, comme la destruction d'écosystèmes entiers, d'espèces végétales et animales, l'augmentation des catastrophes naturelles, la pollution de masse mondiale, l'élévation du niveau de la mer, le réchauffement de la planète ou encore la déforestation.

L'éco-anxiété n'est pas une maladie mentale ou une pathologie, il s'agit en grande partie d'une anxiété d'anticipation, au sens d'une inquiétude pour l'avenir et la peur que de mauvaises choses se produisent et que l'on ne puisse plus faire machine arrière.

Des médecins comme Véronique Lapaige ou Alice Desbiolles définissent cette anxiété comme « une responsabilisation nécessaire qui est expérimentée et qui va conduire à un engagement responsable en termes de pensée, de parole et d'action ». De cette angoisse peut émerger un engagement et une responsabilisation vis-à-vis des êtres vivants et de l'environnement.

Une étude menée en 2019 par la chercheuse Caroline Hickman de l'université de Bath au Royaume-Uni met en lumière que 60 % des jeunes sont « très » voire « extrêmement » inquiets du changement climatique. 45 % estiment même que cette inquiétude a des répercussions négatives dans leur vie quotidienne. Plus ces jeunes vivent dans des pays du Sud, plus pauvres et plus exposés au changement climatique, plus ce sentiment est fort. L'échec des gouvernements à réduire, prévenir ou atténuer le changement climatique contribue à une détresse psychologique, à un préjudice moral et à de l'injustice chez la jeune génération.

C'est pourquoi, aujourd'hui des millions de jeunes à travers le monde participent aux marches pour le climat, manifestations pacifiques qui ont pour but de d'alerter les gouvernants sur leur inaction climatique. Ces manifestations peuvent être locales ou répondre à un appel international, auquel cas plusieurs manifestations ont lieu simultanément. Le 21 septembre 2014, une action autoproclamée « plus grande mobilisation citoyenne jamais organisée sur l'enjeu climatique » est organisée à quelques jours d'un sommet extraordinaire de l'ONU sur le changement climatique. Il est prévu que ce rassemblement se déroule dans 158 pays. À Paris elle rassemble 5 000 manifestants selon la police, 25 000 personnes selon les organisateurs. D'autres marches pour le climat ont lieu les 28 et 29 novembre 2015, à la veille de l'ouverture de la « Conférence des parties de Paris » fréquemment appelé « COP21 », rassemblant 600 000 personnes à travers le monde. Beaucoup de participants décident pour la première fois de leur vie de manifester pour l'écologie et le sauvetage de la nature. Face cette angoisse liée à l'incertitude du futur et à la destruction des écosystèmes, les jeunes se mobilisent et multiplient les actions collectives pour défendre les droits du Monde vivant.



Photographie prise lors d'une marche pour le climat le 16 mars 2019 à Paris ©Frédéric Florin/AFP .

LES VIVANTS & LES MORTS

Un « être vivant » est un organisme qui est doté de la vie. Ce terme regroupe tous les organismes qui peuplent notre planète (les animaux, les bactéries, les plantes...). Il en existe une multitude et il est difficile de donner une définition qui leur corresponde à tous. Si l'on peut parler d'être vivant, peut-on parler d'être mort ? Biologiquement, la mort est simplement la fin de la vie. Un être vivant meurt lorsqu'il ne peut plus accomplir ses fonctions vitales comme respirer, se nourrir, grandir et se reproduire.

Les durées de vie des êtres vivants sont très variables. Les êtres humains vivent en moyenne 75 ans, alors que les moucheron ne vivent que 7 jours. Les animaux qui vivent le plus longtemps sont les tortues géantes des Seychelles qui pourraient vivre 250 ans ou encore les méduses *Turritopsis Nutricula* qui ont l'incroyable possibilité de se régénérer indéfiniment et donc de devenir immortelle, si elles ne croisent pas la route d'un prédateur. Enfin, les végétaux peuvent aussi défier le temps et la mort. Au Chili on peut trouver l'arbre le plus vieux du Monde ... Un cyprès âgé de 5000 ans, surnommé Grand Abuelo (Arrière-grand-père). Témoin des 5 000 dernières années, il est considéré comme une formidable « capsule temporelle » qui stocke des informations sur le passé et sur la manière dont ces arbres ont réussi à s'adapter aux changements climatiques et à leur environnement.

Depuis la nuit des temps, les êtres humains organisent des rites funéraires pour honorer leurs morts. Un rite funéraire est un ensemble de gestes, de rites et de paroles et dans certains pays de danses, accompagnant l'agonie puis la mort d'un être humain pour lui rendre hommage et, l'accompagner grâce à une cérémonie. Les anthropologues considèrent généralement que les rituels funéraires sont un des fondements du passage à la civilisation.

Chez les animaux, l'on peut également trouver des comportements se rapprochant des rites funéraires. Des chercheurs ont été témoins de scènes montrant des éléphants se rassemblant en silence autour des restes de leurs congénères et rapportant parfois des branches et des feuilles pour les disposer autour des dépouilles. Chez les oiseaux aussi, des comportements peuvent faire penser à des rites funéraires. Chez les pies canadiennes, les oiseaux chantent et dansent en cercle autour des cadavres de leurs semblables. Ils observent généralement un jeûne le jour suivant la mort de leur compagnon.

La mort est l'un des événements les plus mystérieux de l'existence et de nombreuses cultures considèrent que l'âme est immortelle et qu'elle voyagerait dans un autre monde invisible aux yeux des vivants. Dans de nombreuses religions la réincarnation est au cœur des croyances. La réincarnation désigne un processus de survivance après la mort par lequel un certain principe immatériel et individuel (« âme », « substance vitale », « conscience individuelle », « énergie », voire « esprit ») accomplirait des passages de vies successives dans différents corps (humains, animaux ou végétaux).

Dans certains pays comme au Mexique, on célèbre les défunts, pendant le « Dia des Muertos » ou « Jour des morts » entre le 31 octobre et le 2 novembre. Les familles mexicaines vont dans les cimetières en jetant des pétales de fleurs au sol et en allumant des bougies pour guider les âmes vers les tombes. Cette visite très festive, est l'occasion de nettoyer les tombes des défunts et de leur apporter des offrandes, notamment des roses, des œillets d'Inde, et de la nourriture. Dans le film d'animation *Coco*, on suit l'extraordinaire voyage d'un petit garçon prénommé Miguel qui se trouve accidentellement propulsé dans le Royaume des morts. Ce film met en lumière la puissance du souvenir des êtres disparus, toujours présent dans le cœur des vivants.

En Europe, on commémore et célèbre les morts lors de fête d'Halloween. Son nom est une contraction de l'anglais All Hallows' Eve, qui signifie « la veille de tous les saints » ou « la veillée de la Toussaint ». Cette fête serait l'héritage de la fête païenne celtique de Samain. Le calendrier celtique était différent du nôtre. Cette fête que l'on peut considérer comme la célébration du nouvel an, honorait la fermeture de l'année écoulée et l'ouverture de l'année à venir. La nuit de Samain n'appartient donc ni à l'année qui se termine, ni à celle qui

PISTES DE LECTURE

commence. C'est une période close en dehors du temps. C'est la période où les barrières sont baissées et où, selon les croyances de l'époque, l'irréel côtoie le réel et où les hommes peuvent communiquer avec les gens de l'autre monde.



Préparation des tombes lors du Dia de Muertos à Mexico © Alejandro Linares Garcia/Notimex



Extrait du film Coco réalisé par Lee Unkrich et Adrian Molina (2017) © Studios Disney et Pixar

LE MYTHE D'ORPHÉE & EURYDICE

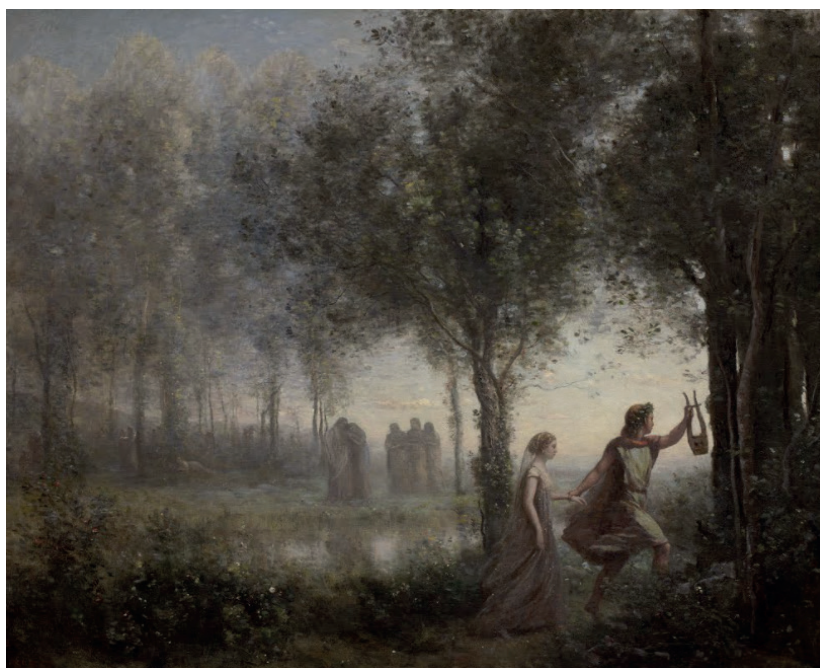
Dans sa pièce *Le Souper*, Julia Perazzini imagine une rencontre et une discussion avec son grand-frère décédé avant qu'elle ne naisse. Pour illustrer la douloureuse expérience du deuil et l'impossibilité de reprendre le cours de sa vie, son frère lui raconte l'histoire d'Orphée et Euridyce.

Orphée est un héros de la mythologie grecque, musicien et poète, fils de Caliope (muse de la poésie épique) et d'Œagre roi de Thrace. Orphée reçut d'Apollon (dieu des arts et de la lumière) une lyre à sept cordes. Il en ajouta deux pour porter le nombre à neuf, en hommage aux neuf muses, filles de Zeus (dieu suprême du Panthéon grec) et de Mnémosyne (déesse de la Mémoire) qui présidaient aux arts comme la musique, la danse, la comédie ou encore l'astronomie. Grâce à cette lyre et à son talent, il pouvait charmer les humains, les animaux et même les être inanimés comme les végétaux et les minéraux.

Orphée rencontra Eurydice, nymphe des chênes, et tout deux tombèrent follement amoureux. Malheureusement, leur idylle fut de courte durée puisque le jour de leur mariage, Eurydice en tentant d'échapper aux avances insistantes d'Aristée fut mordue à la jambe par un serpent, et mourut sur le coup.

Orphée, dévasté par la mort de sa bien-aimée, ne savait plus comment vivre sans elle et restait inconsolable. Il décida de descendre au royaume des morts pour récupérer Eurydice. Grâce au son de sa lyre, il réussit à endormir Cerbère, le chien à trois têtes qui gardait l'entrée des Enfers et pu chanter sa complainte devant Hadès, le dieu des Enfers et des profondeurs et sa femme Perséphone. Impressionnés par son courage et touchés par son amour et sa tristesse, les deux divinités des Enfers acceptèrent de lui rendre Eurydice mais à une condition : il devait marcher devant elle et ne pas se retourner pour la regarder ou lui parler avant d'être tous deux sortis des Enfers. Les deux amoureux commencèrent leur périple pour revenir dans le monde des vivants, mais arrivés au bout du chemin et n'entendant plus les pas d'Eurydice, Orphée sorti des Enfers et se retourna. Eurydice qui avait encore un pied dans la grotte s'évanouit à tout jamais dans les ténèbres.

Face à la disparition irrévocable d'Eurydice, Orphée demeurait inconsolable. Son chant affligé et pitoyable exaspérait les Ménades, adoratrices délirantes de Dionysos, dieu du vin et de la fête. Dans un accès de rage, elles tuèrent Orphée en le déchiquetant, jetant les parties de son corps à la mer. Mort, Orphée redescendit dans le Royaume des Enfers retrouver son amour Eurydice pour l'éternité. Il peut maintenant marcher devant elle et se retourner sans crainte de la voir se volatiliser.



Orphée ramenant Eurydice des enfers de Jean-Baptiste Corot, huile sur toile, 1861.

Dans « La solitude du texte », l'artiste Kayije Kagame livre ses pensées et ses émotions dans un journal intime sonore. Elle s'est enregistrée avant et après être montée sur scène pour jouer sa pièce Intérieur nuit / Intérieur vie. Elle évoque notamment son trac et sa perte de confiance en elle.

Le trac est une émotion normale face à une situation d'évaluation publique, quand on se retrouve seule face à un groupe qui nous regarde. Il s'agit d'une émotion inhérente à la vie d'artiste. Le trac peut se manifester de différentes façons : augmentation du rythme cardiaque, sueur, paralysie, envie pressante ... Il apparaît généralement avant de monter sur scène, au moment où l'artiste peut encore changer d'avis et décider de ne pas y aller. D'ordinaire, ce sentiment de malaise s'évapore une fois que l'artiste s'est lancé sur scène.

Mais pourquoi ce sentiment de terreur ? De se sentir pétrifié ? Les artistes ont souvent peur de ne pas être à la hauteur, de décevoir le public qui a fait le déplacement pour les voir. Il n'est jamais agréable de se sentir jugé.

La philosophe Suzanne Delorme explique : « Sur scène, vous êtes dans le faisceau de milliers de regards ; c'est le sentiment d'être coincée, complètement coincée par ces regards. Il n'y a plus de liberté ». Sur scène l'artiste appartient au public et non plus à lui-même, il se donne corps et âme. Le théâtre est la scène de l'illusion et du rêve, il faut berner le spectateur pour l'emmener dans un tout autre univers. Le théâtre est aussi le jeu de l'altérité.

L'artiste incarne « l'Autre » pour le public, et vice et versa. D'un côté, les spectateurs peuvent exprimer leur déception ou leur colère si la pièce ne correspond pas à leurs attentes ou si l'acteur ou le chanteur a un trou de mémoire ou perd ses moyens. Au XVIIIe siècle, il n'était pas rare de voir le public des théâtres, souvent des hommes des classes populaires, jeter des aliments comme des tomates pourries sur les comédiens. De l'autre, le comédien a peur de décevoir et de trahir son public.

Selon Suzanne Delorme : « La scène existe pour créer un lieu voué aux retrouvailles avec l'inconscient mais sous le regard de l'Autre bienveillant. De cet accord tacite passé entre l'artiste et le public naît le trac. Une peur inconsciente de ne pas être à la hauteur des attentes du spectateur parce qu'une fois sur scène, ça passe ou ça casse ; c'est vie ou mort, monter sur la scène ou rester pétrifié ».

Dick Rivers disait "J'ai depuis toujours beaucoup d'émotions de scène. J'ai toujours le trac, je suis un éternel débutant, ce qui explique ma longévité. J'ai toujours le désir de plaire. Plus le public est chaud, plus l'artiste donne". Une preuve que le trac est un sentiment pouvant habiter les débutants comme les plus expérimentés.



“Fear of public speaking” ©Janet Street

VERNISSAGE DE L'EXPOSITION

« *Empêcher le silence de parler trop fort* »

Mardi 26 septembre 2023 de 18 h à 21 h

Vernissage de la troisième exposition du cycle « Actes de langage », en présence des deux commissaires d'exposition et de certains artistes.

Entrée libre

AVANT-PREMIÈRE AU CINÉMA LE MÉLIÈS

Rues de la fraternité-e de Catherine Radosa

Lundi 27 novembre 2023 à 20h30.

Tourné lors de la Nuit blanche 2023 à Montreuil, *Rues de la Fraternité-e* est un film choral réalisé par l'artiste Catherine Radosa, à partir d'une partition polyphonique des recherches, entretiens, réflexions de l'artiste, conduites durant une année. Elle donne la parole aux femmes rencontrées à Montreuil, afin d'interroger, de s'approprier, d'actualiser, de mettre en mouvement le mot « fraternité ». *Rues de la Fraternité-e* est un projet conçu et pensé par l'artiste dans le cadre de sa résidence à la Maison pop et du cycle Actes de langage proposé par Simona Dvorák et Tadeo Kohan.

Tarif : 4 €

Au cinéma Le Méliès, 12 Place Jean Jaurès, 93100 Montreuil

UN SAMEDI EN FAMILLE

Le samedi 18 novembre de 14 h 30 à 16 h 30

Visite et atelier gratuits sur réservation au 01 42 87 08 68 ou par mail à juliette.garde@maisonpop.fr

Visites - ateliers pour les parents et leurs enfants dès 6 ans.

Juliette, notre médiatrice vous fait partager un moment à la fois culturel, manuel et ludique en famille. Au programme, une visite guidée d'exposition à taille humaine, suivie d'un atelier d'arts plastiques original. Pour clôturer cette après-midi d'échanges une touche de gourmandise est proposée autour d'un goûter pop.





www.maisonpop.fr

L'ÉQUIPE

Présidente

Sylvie Vidal

Directrice

Pauline Gacon

Chargée de la coordination du centre d'art

Adélaïde Couillard

Graphiste

Mathieu Besson

Responsable Communication & Développement

Maud Cittone

Chargée des publics et de la médiation

Juliette Gardé

Attaché à la médiation

Prince Nienguet-Roger

Régisseurs

André Salles

Julien Reis

Hôtes d'accueil

Malika Mostefa-Sba

Alexandre Dewees

Chems Benzeghda

La Maison pop accueille chaque saison plus de 2 600 adhérent.e.s, qui participent à plus de 120 ateliers de pratiques amateurs développés en direction des adultes et des enfants. Pensée comme une Fabrique créative ouverte sur le monde, la Maison pop développe un processus de recherche et d'expérimentation au sein d'un Centre d'art contemporain, d'un Fablab et à travers des résidences artistiques.

En regard des pratiques amateurs musicales et chorégraphiques, la Maison Populaire développe une programmation de concerts de musique actuelle et soutient la création musicale et chorégraphique à travers les Nuits pop, rendez-vous nocturnes des pratiques artistiques pros & amateurs. Pôle ressource de partage de savoir-faire, le Fablab favorise la création de lien social par la technique.

Les actions que la Maison pop propose dans les domaines des arts visuels, du numérique, de la musique, des sciences humaines, viennent ici croiser les publics pour susciter la curiosité, favoriser l'échange et créer la rencontre. Elle invite à penser ensemble ces actions de manière transversale et dans un perpétuel mouvement grâce à des résidences artistiques de créations, qui créent ce lien nécessaire et favorisent l'accès à la culture et aux loisirs de toute la population invitée à être acteur.trice dans le processus même de ces actions.

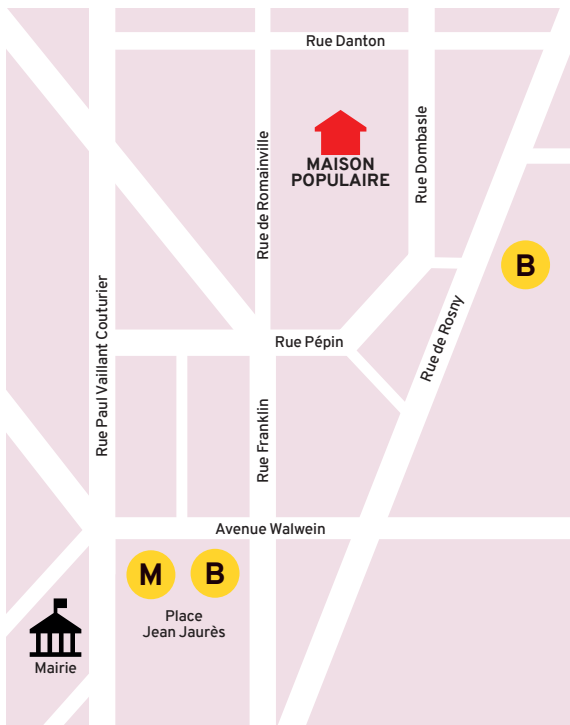
Le Centre d'art accueille depuis 1995 des expositions d'art contemporain où se côtoient artistes de renom international et jeunes artistes soutenu.e.s dans leur création. Conçu tel un laboratoire, le Centre d'art est un lieu de recherche et d'expérimentation, de mise à l'épreuve d'hypothèses de travail.

Le Centre d'art reçoit chaque année une résidence de jeunes commissaires et un.e artiste numérique pour la réalisation d'un cycle de trois volets d'expositions, de production d'œuvres et une quinzaine d'évènements associés. Les derniers artistes accueilli.e.s lors des résidences artistiques sont Marie-Julie Bourgeois, Tarek Lakhrissi, Randa Maroufi, Lou Masduraud et Harilay Rabenjamina.

Si les curateur.trice.s chargé.e.s de la direction artistique des expositions sont jeunes, iels sont parmi les plus actif.ve.s de la scène actuelle. Sont passé.e.s ici : Claire Le Restif, Jean-Charles Massera, Gérard-Georges Lemaire, Estelle Pagès, Yves Brochard, François Piron, Emilie Renard, Aurélie Voltz, Christophe Gallois, le collectif Le Bureau avec Céline Paulin et Marc Benbekoff, Florence Ostende, Raphaële Jeune, Antoine Marchand, Raphaël Brunel, Anne-lou Vicente, Marie Frampier, Dominique Moulon, Marie Koch et Vladimir Demoule, Blandine Roselle et Stéphanie Vidal, Thomas Conchou et Elsa Vettier. Les trois expositions successives dont iels ont la charge sont pour elleux, la possibilité de mener à bien un projet d'envergure, avec à la clé l'édition d'une publication. Cette opportunité constitue pour eux-elles une carte de visite précieuse dans un début de carrière artistique.

« La banlieue ose ce qu'à Paris on ne saurait voir. Centres d'art et musées multiplient les initiatives les plus expérimentales, à quelques minutes de la capitale. Montreuil. Des partis pris radicaux. C'est un petit espace en haut d'une colline. Mais il s'y passe des choses très excitantes. Proposant chaque année à un.e commissaire indépendant.e d'intervenir dans ses murs, ce Centre d'art organise avec lui trois expositions par an. Des propositions radicales, sans concession aux modes ni au spectaculaire ».

Emmanuelle Lequeux, Beaux Arts Magazine



MAISON POPULAIRE

9 bis, rue Dombasle
93100 MONTREUIL
01 42 87 08 68
WWW.MAISONPOP.FR

EN VÉLO

Un parking vélo est disponible devant la Maison Pop

EN BUS

Depuis le M° Mairie de Montreuil
n° 121 ou 102 (arrêt Lycée Jean-Jaurès).

À PIED

Depuis le M° Mairie de Montreuil, comptez 10 minutes de marche. Rue Walwein puis rue de Rosny à droite du lycée Jean-Jaurès, rue Dombasle.

INFORMATIONS PRATIQUES & PLAN D'ACCÈS

Le Centre d'art

Ouvert du lundi au vendredi de 10h à 12h et de 14h à 21h, le samedi de 10h à 17h

Fermé les dimanches, jours fériés et la dernière semaine des vacances scolaires.

Visite guidée individuelle et en groupe sur réservation.

Entrée libre

Les visites-ateliers du Centre d'art : Visite individuelle commentée sur demande à l'accueil.

Visite guidée de l'exposition, suivie d'un atelier d'arts plastiques élaboré en lien avec une oeuvre présentée dans l'exposition sur réservation par téléphone au 01 42 87 08 68 ou par mail à mediation@maisonpop.fr.

Le Centre d'art fait partie du réseau Art Contemporain Tram.

TRAM Réseau art contemporain Paris / Ile-de-France

La Maison populaire est soutenue par la Ville de Montreuil, le Département de la Seine-Saint-Denis, la Région Ile-de-France et la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France.



seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT



Soutenu par

